

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 179

Artikel: Le berger du Paradise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les Halles, et au Château. Ils se sont emparés des portes de la ville, où il y a des soldats en sentinelles ; leurs canons sont braqués sur la place, chargés à mitraille.

Tous les députés du comité de la ville sont presque tous partis, à la réserve de l'abbé Lémann et de son frère le perruquier. Tous les autres se sont sauvés. Avant que de s'en aller, ils ont assemblé les différents corps de métiers pour leur demander puisque les troupes arrivent, « répondez-vous de nous ? » Voulez-vous nous garantir de ce qui pourrait nous arriver ? Les autres y ont répondu que oui, qu'ils répondaient d'eux et de leurs biens, pourvu qu'ils n'aient rien fait qu'en vue de ce qu'ils les avaient chargés de faire de leur part, qu'eux, les bourgeois, ils ne répondraient de rien. C'est sur cette réponse qu'ils se sont déterminés à se retirer. Il y a entre autres Renguer, secrétaire des Etats, le maître bourgeois Guélat, deux professeurs du collège, Blanchard de Boécourt (*) et Gouvier. Les deux dits prêtres et professeurs étaient du service, quoiqu'ils ne fussent pas des députés aussi bien que le Promoteur abbé Voiard (*) qui est aussi parti. Je ne nommerai pas les autres, on peut voir leur noms sur le livre qu'ils ont fait imprimer. Pour être admis dans le dit comité de Porrentruy, il fallait faire un serment des plus rudes, de garder le secret de tout ce qui s'y faisait. Il ne s'est trouvé aucun citoyen de Delémont qui voulut entrer dans ce comité. Ces messieurs avaient de trop grandes entreprises ; on assure qu'ils avaient cabalé entre eux d'ériger l'Ajoie en république, de réduire le Prince à son seul Evêché, de lui enlever tous ses droits de souverain en Ajoie et de le congédier à Delémont qui lui serait désigné comme résidence. Voilà ce qu'ont rapporté ceux qui ont été à Delémont ces jours-ci.

Maintenant que les troupes sont à Porrentruy et qu'on attend au premier jour, un commissaire de l'empereur lequel doit régler les différents griefs de notre pays, eux, les Porrentruy et autres de l'Ajoie, demandent et prétendent aussi avoir un commissaire et des troupes de France, notre pays étant allié de la France depuis le règne du Prince de Wangen, pour aussi vider et régler les mêmes griefs et

(*) C'était un ex-Jésuite qui apostasia,

(**) Voiard fut promoteur de l'Evêché de Bâle et secrétaire du ci-devant suffragant Gobel. Il fut, avec Lémann, l'un des principaux conspirateurs contre l'autorité du Prince. Traité à son souverain il fut contraint de s'expatier.

ami infirme. Elle revoyait la volière aux barreaux d'or, où, tous deux, alors enfants, soignaient des oiseaux des îles, des bengalis ; et la coupe, sur la table, toujours remplie de fraîches fleurs ; et la chaise longue, où Yvan demeurait des heures entières, un livre en main. Les instants passés là avaient été véritablement les plus doux de sa vie. On est si heureux quand l'amitié habite dans un cœur ; c'est une si grande joie d'échanger ses pensées avec qui sait les partager !

Elle soupira. Elle venait d'ouvrir sa fenêtre ; car elle se sentait oppressée par l'émotion. Oh ! cet air pur, tiède, suave ; cette lumière, ce disque d'or du soleil à son lever ; ce beau vert des plantes nouvelles ; cetteousse des feuilles sur les arbres donnant de l'ombre sur l'avenue, que c'est beau ! Mais elle ne songeait pas à en jurer.

Le mouvement avait commencé dans la demeure du riche financier ; les jardiniers arrivaient pour emporter les plantes rares des salons ; les tapissiers déclouaient les tentures.

Mais, qu'était donc devenu Yvan ? Elle s'en était informée dès le premier jour de son arrivée. Elle était allée à leur ancienne maison de

voir qu'on n'opprime pas les sujets. Voilà ce que je viens d'apprendre de bonne part.

Les députés de Bâle sont déjà partis de Porrentruy, aussitôt que les Impériaux y sont entrés. Il sont passé par Delémont le 23 février ; les députés de Berne et de Soleure partiront aux premiers jours. On ne sait pas encore pour quelle raison ils partent si tôt. On sait de plus qu'il y en a déjà deux des villages qui sont bien resserrés dans les prisons du château de Porrentruy. Une voiture est venue chercher le lieutenant Bajol pour présider, à ce qu'on dit à l'examen et à la recherche des coupables qui ont pu avoir part dans le dit complot. Il est parti le 23 dit.

Un peloton de dragons impériaux a exhorté les Balois presque jusqu'aux Rangiers, aussi bien que tous ces messieurs du Château qui viennent de nos côtés. On les fait aussi escorter par les mêmes jusqu'aux Rangiers, même le maître de poste Brodhag, lequel ne serait pas trop assuré s'il s'avisa de passer seul par quelques villages de l'Ajoie, tel que Courgenay et Cornol.

(A suivre.)

LE BERGER DU PARADIS

I

Le bêret de drap bleu sur l'oreille, une paire de sabots aux pieds, une autre paire à cheval sur son épaule au moyen d'une ficelle, mine réjouie et respirant la santé, Henri Chevrier — un gamin d'une dizaine d'années — revenait de la ville et, pédestrement, regagnait sa ferme.

Chemin faisant, un monsieur qu'il ne connaissait pas, guêtré jusqu'aux genoux, portant binocle, armé d'un superbe fusil de chasse et traversant les champs à quelques mètres seulement de la route, lui fit tout à coup signe de s'approcher.

L'enfant obéit.

« Vous désirez me parler, Monsieur, dit-il.

— Oui. Tu vas pouvoir me renseigner, j'espère.

— Ce sera avec plaisir, Monsieur, si je sais ce que vous me demanderez.

— Je suis presque égaré ; vois-tu. Où donc suis-je ici ?

l'avenue Velasquez. Là, elle avait appris que la mère et le fils avaient changé de demeure ; qu'appauvrie, malade, désespérée, la comtesse de Ruloff avait voulu se perdre dans Paris. Où étaient-ils, cette mère et ce fils ? Dans quelle banlieue de Paris, ou bien encore dans quel village ignoré avaient-ils abrité leurs peines ?

Et voilà qu'un grand trouble l'envahissait à cette réflexion subite.

— Je veux le revoir... mais s'il avait cessé de vivre ? Si la mort n'était pas venue le prendre, serait-il demeuré des années silencieux ? Et, pourtant, si la mort était venue achever la vie d'Yvan, elle, la petite amie, aurait reçu une lettre... un faire-part. Le complet silence ne se fait pas ainsi sur les existences. Elle ne savait... elle n'était sûre de rien. Elle avait déjà interrogé son père, beaucoup d'autres aussi ; tous ignoraient la retraite de la comtesse de Ruloff et de son fils. Eux-mêmes avaient voulu disparaître dans la paix et le silence. Mon Dieu ! comme on cesse vite, ici-bas, de parler des disparus ! Comme ils sont promptement oubliés !

(La suite prochainement.)

— Vous êtes sur les terres du domaine de l'*Enfer*.

— Sapristi, un fichu nom !

— C'est pourtant ainsi qu'on appelle la ferme qui se trouve derrière vous, Monsieur.

Le chasseur se retourna, jeta un rapide coup d'œil sur un ensemble de maisons basses qu'il avait en effet dépassées sans trop les remarquer et, de nouveau, questionna l'enfant :

— Tu connais le propriétaire de ce domaine ?

— Non, Monsieur, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.

— Au moins, tu connais son nom ?

— Ma foi, Monsieur, je ne pourrais vous répondre avec trop d'assurance. Il n'habite pas le pays. Les uns l'appellent Gonfrette, les autres Gaufrette. Mais tous les chasseurs de la contrée ne l'estiment guère, allez !

— Ah ! vraiment. Et pourquoi cela ?

— Parce qu'il ne lui plaît pas qu'on tire sur ses perdreaux et ses lièvres. Aussi, lorsque mon maître en parle devant moi, il ne dit jamais autrement que « cet animal de Gonfrette. »

— Alors le propriétaire de l'*Enfer* n'est pas à l'eau de rose, je vois cela.

— Pas trop, Monsieur.

— Vient-il quelquefois à son domaine.

— Rarement. Il y est venu pourtant l'an passé, à l'occasion de l'ouverture de la chasse.

Sais-tu s'il a été heureux ?

— J'ai entendu dire qu'à défaut de gibier, il avait fait dresser six procès-verbaux en cinq jours.

Sur cette réponse, le gamin et le chasseur éclatèrent de rire.

— Et je parierais, dit ce dernier, que ton maître a été compris dans la fournée.

— Précisément, Monsieur. Et bien entendu cela ne lui a pas fait plaisir de donner vingt francs au garde qui l'avait pincé.

— C'est bien, mon petit. Merci de tes renseignements. Ils pourront me servir. Et, tiens, voilà pour ta récompense. »

Et même temps, le chasseur mit la main dans la poche de sa veste, en sortit quelque menue monnaie et la présenta au gamin qui, scrupuleusement, hésitait à l'accepter.

— Oh ! merci, Monsieur, merci...

— Prends quand même. Tu te paieras une pipe en sucre le jour de la prochaine foire, car j'espère bien que tu ne fumes pas encore pour de bon... Et où vas-tu de ce pas ?

— Au *Paradis*, Monsieur.

— Au *Paradis* ? A la bonne heure ! Et tu aimes mieux être là qu'à l'*Enfer*, bien sûr ?

Comme vous le dites, Monsieur.

— Tu as raison. Il faut mieux vivre avec les anges qu'avec le démon... C'est une ferme également, le *Paradis* ?

— Et une jolie ferme, Monsieur. D'ailleurs, on l'aperçoit là-bas, dans la vallée.

— Et qu'y fais-tu ?

— J'y garde les moutons, quoique, d'après mon nom, je sois plutôt destiné à garder les chèvres.

— Comment te nommes-tu donc ?

— Henri Chevrier.

— Je te prédis que tu seras un luron, toi, quand tu auras vingt ans. Allons, continue ta route. Je te retarde inutilement.

— Au revoir, Monsieur, et merci. »

L'enfant souleva son bâret et s'éloigna en sifflant.

Le chasseur, pour se délasser, s'assit sur le talus qui dominait l'accotement et alluma une cigarette. Son fusil couché sur le gazon, son large chapeau de paille souple rejeté en arrière, les jambes allongées, fatigué par une marche de quatre ou cinq heures et par la chaleur qui montait de plus en plus, il éprouvait une telle sensation de bien-être que, pendant un bon moment, il songea même à s'endormir là, au contact de l'herbe fraîche.

Il était sur le point de reprendre sa marche lorsqu'il se souvint qu'il avait promis à son compagnon de chasse, dont il avait perdu de vue la silhouette, de l'attendre près d'un grand ormeau, qu'ils avaient l'un et l'autre choisi comme point de repère et qu'on distinguait de très loin dans la plaine.

Justement l'ormeau était à cent mètres à peine de l'endroit où le chasseur avait fait halte et d'où celui-ci scruta aussitôt l'horizon, en murmurant :

« Rien... je ne vois rien... J'ai beau regarder... Il ne vient pas ce grand lambin de Frédéric. »

Impatienté, il tira sa montre :

« Dix heures et demie, dit-il. Le retard est sensible. Le rendez-vous était pour dix heures précises. Il n'en fait jamais d'autre ce garnement-là. Pour peu qu'il s'amuse encore, selon son habitude, à poursuivre inutilement deux ou trois vols de canepetières, nous ne regagnerons pas la Valluse avant midi. »

Midi sonnait au clocher de la Valluse, dont on apercevait le blanc pinacle se détacher galement sur le ciel, lorsque celui qui avait été appelé « ce grand lambin de Frédéric » apparut enfin.

Marchant à larges enjambées, suant, essoufflé, couvert de poussière, la carnassière bourrée de plumes et de poil, son arme en bandoulière, il était encore à une portée de fusil de son compagnon que déjà il s'expliquait, d'une voix sonore et chantante de méridional, avec force gestes à l'appui, sans que cependant ses paroles parvinssent jusqu'à celui auquel elles s'adressaient et qui percevait seulement un bruit rythmé des plus confus.

« Mon pauvre ami, mon pauvre Benjamin ! s'exclama-t-il quand il se fut suffisamment rapproché. Je mériterais d'être mis au pain sec, n'est-ce pas ? comme au temps où nous allions en classe chez le père Antonin. Oh ! mon pauvre ami, mon pauvre Benjamin !... Tu te souviens du père Antonin ? Nous l'appelions toujours notre grand oncle.

— Je me souviens que tu devais me rejoindre à dix heures, près de cet ormeau, répondit l'interpellé sur un ton bourru.

— Tu m'en veux sérieusement, Benjamin ? Sois moins cassant, je t'en prie.

— Tu es ridicule, Frédéric, tout simplement. On nous attend avec impatience à la Valluse, tu ne l'ignores pas. Midi vient de sonner. Nous devions être de retour à onze heures. Et nous avons cinq kilomètres à faire.

— Mon cher Benjamin, ne te fâche plus. Sois indulgent. J'ai dans ma gibecière toutes tes excuses. Regarde donc ! regarde Benjamin ! Perdreux, lièvre, canepetières, cailles, râles et faisans. Hein ? m'en veux-tu encore maintenant ? Je t'ai désarmé, je le vois. »

Devant toutes ces victimes hérissonnant victorieusement les mailles du carnet de son compagnon, Benjamin qui, lui, depuis le lever du soleil, n'avait pas même abattu

une alouette, était obligé de se radoucir malgré lui. Et, tandis que dans son regard se lisait une sorte de réelle admiration :

« Vraiment, Frédéric, c'est toi qui as tué tout ce gibier ? se décida-t-il à prononcer.

— Si c'est moi ? Parbleu ! je le crois bien.

— A quelle école es-tu donc allé depuis l'année dernière.

— Pas à celle du père Antonin, à coup sûr. Tu ne peux à présent douter de mes exploits, j'imagine. Voici le résultat. Il est là, visible, palpable, indéniable. Si j'avais été bredouille, j'aurais compris ta mauvaise humeur. Mais, que diable ! je ne le suis point, tant s'en faut ! »

Et, satisfait, replaçant son carnet en équilibre sur son dos, il hasarda :

« Crois-tu, Benjamin, qu'il soit absolument nécessaire de retourner à la Valluse ?

— Nous l'avions promis. Et c'est même toi qui criais le plus fort qu'on pouvait préparer le déjeuner pour onze heures.

— Peut-être.

— Peut-être empêche de mentir.

— J'ai dit que nous serions rentrés à onze heures, je n'en disconviens pas, mon cher Benjamin. Et bien ! j'ai eu tort, voilà tout.

— Ces coquins de méridionaux finissent toujours par faire trouver leur compte bon.

— Méridional ou non, aucun de nous n'est infaillible, mon ami. En chasse, il faut constamment envisager l'imprévu. Pour moi, il est certain qu'en ce moment on ne nous attend plus à la Valluse. On suppose que nous sommes en train de boire le café et de fumer une pipe dans quelque auberge. Et tu me croiras si tu veux, mais rien qu'en parlant de café et de tabac, je sens réellement s'élargir la cornemuse par trop vide de mon estomac. »

Benjamin ne put s'empêcher de rire.

— Où prétends-tu que nous allions ? interrogea-t-il.

— Nous ne sommes point ici dans le Sahara, je suppose. Il ne manque pas de fermes hospitalières aux environs. En voilà une derrière nous.

— C'est l'Enfer.

— Ouf !... En voici une autre en face de nous. Elle est sans doute mieux baptisée.

— C'est le Paradis.

— Le Paradis ! J'y cours Benjamin. Suis-moi, ou je vais défaillir, tonnerre de sort ! »

Et Frédéric saisissant son ami par le bras, tous deux ils se dirigèrent rapidement vers cette dernière ferme.

Commander une omelette au lard d'une douzaine d'œufs, faire apporter plusieurs bouteilles de vin gris, pendant qu'il se débarrassait de son attirail de chasse, puis se mettre à table et, pour tromper l'attente, avaler quelques rondelles de saucisson, ce fut pour Frédéric la chose la plus simple du monde.

« Vous avez d'excellent pain bis, Madame la fermière, disait-il, heureux de sentir ses joues se gonfler et « la cornemuse de son estomac » devenir moins large.

Tout à coup, jetant un regard au-dessus de son assiette, il s'aperçut que Benjamin ne l'avait pas encore imité.

« Mais qu'attends-tu donc, mon pauvre Benjamin ! Je te croyais assis en face de moi. Goûte-moi ce pain bis et ce saucisson.

— Oui, oui, je vais m'asseoir. Sois sans crainte. Tu n'as pas l'intention de faire disparaître dans ton gosier cette miche énor-

me et de ne me laisser que la ficelle de cet interminable saucisson.

— Ma foi, je n'en sais trop rien. Et, pour être sûr de ne pas me tromper, je ne prendrais aucun engagement à cet égard... Que cherches-tu donc des yeux à travers les vitres ?

— Je cherche mon petit berger... Il te faudrait une explication... Tu ne peux comprendre...

La fermière déposa sur la table, dans un vaste plat de porcelaine blanche, une omelette odorante et dorée, dont la vapeur faisait s'élargir d'aise les narines de Frédéric qui répétait :

« Mais qu'attends-tu donc, mon pauvre Benjamin ?

— Calme-toi, Frédéric, calme-toi. Je suis ton exemple.

— Là-bas, sous le grand ormeau, où je ne t'avais point rejoints à l'heure dite, je pensais que tu étais affamé, tellement tu me malmenais. Et maintenant tu t'acharnes à découvrir, je ne sais où, je ne sais quel petit berger. Déjeune, tonnerre de sort ! Tu le chercheras plus tard ton petit berger. »

(A suivre.)

Poignée de recettes

Destruction des Chenilles. — I. Pour préserver vos arbres des incursions de ces insectes immondes, enveloppez le pied — l'espace de deux ou trois pouces, tout autour — de coton non filé. La chenille qui a atteint le coton ne peut plus s'en dé potrà.

— Pour les éloigner des choux et autres plantes potagères dont elles sont friandes, tenez du chauvre autour du carré. Cette dégoûtante vermine, n'approchera pas de vos brassicées.

II. Un nuage de pétrole, d'une excessive ténacité, est projeté directement par le bec qui surmonte le pulvérisateur, sur les agglomérations de chenilles et sur les nids où elles se rassemblent, et à l'instant elles sont frappées de mort en s'appliquant, sans tomber à terre, sur le support même, nids, feuilles ou branches, où elles étaient réunies. A peine un léger brouillard les a-t-il enveloppées, qu'après un court moment de torsion sur elles-mêmes, elles restent tout à coup immobiles pour ne plus donner signe de vie ; elles se fixent et séchent sur le point où elles sont frappées de mort.

Destruction des Chenilles du chou. — D'après une expérience faite récemment par les frères Poermel, cultivateurs d'une habileté éprouvée, le genêt a la propriété de faire périr les chenilles du chou.

Il en résulte que, pour préserver, les choux de ce déplorable parasite, il suffit de placer des branches de genêt vert dans les plants de choux. Un rameau de genêt suffirait pour 3 mètres carrés.

Emploi des coquilles d'œufs. — Il n'est que trop fréquent de voir dans la campagne des coquilles d'œufs répandues ou jetées sur les tas de fumier. C'est un grand tort au point de vue agricole, car les qualités calcaires de ces coquilles leur donnent une grande utilité dans l'alimentation des pou-